

LA LIBERTÉ

journal quotidien politique et religieux

O. I. X. M. V. X.

ABONNEMENTS	Trois mois	six mois	un an
SUISSE	fr. 6	11	20
FRANCE, BELGIQUE	10	19	36
ALLEMAGNE, AUTRICHE			
ITALIE, ESPAGNE			
ANGLETERRE, HOLLANDE			
ÉTATS-UNIS			

Rédaction et Expédition
BUREAUX : 10, Grand'Rue, 10, à Fribourg
La rédaction rend compte des ouvrages dont deux exemplaires lui sont adressés.
Elle annonce ceux dont elle reçoit un exemplaire.

BUREAU DES ANNONCES : **Grand'Rue, 10, à Fribourg.**
Prix de la ligne ou de son espace : **15 cent.**
Des remises sont faites sur les annonces souvent répétées.
Lettres et argent franco.

LE PROGRAMME POLITIQUE

DU PARTI CONSERVATEUR FRIBOURGEOIS

Nous avons pu donner, dans notre dernier numéro, une proclamation du Comité cantonal conservateur indiquant la ligne politique qui sera suivie désormais, les progrès et les améliorations réalisables dans un prochain avenir.

La nécessité d'un programme du parti conservateur, pour mettre fin aux divisions qui s'étaient manifestées depuis deux ans, était reconnue de tous les chefs autorisés de ce parti. Après de sérieuses études préparatoires, le Comité cantonal, dans lequel tous les districts sont représentés, s'est réuni vendredi à Fribourg. Un projet préparé par une Commission déléguée par le Comité cantonal, a été mûrement examiné et discuté, puis adopté à l'unanimité des membres présents.

Le programme dont on nous a confié la publication répond donc aux aspirations du parti conservateur fribourgeois. Il indique dans quelles voies le canton s'engagera désormais. Ainsi le parti conservateur répond à ceux qui lui reprochaient de s'immobiliser : il s'élançait résolument dans le chemin du progrès et des améliorations ; mais il le fait avec prudence, distinguant soigneusement entre ce qui est possible et ce qui n'est qu'utopies.

Le programme du Comité cantonal fait appel à tous les citoyens dévoués à leur pays. Il les convie à oublier les querelles qui ont trop longtemps absorbé l'activité du parti conservateur ; il leur montre comment peut se faire un rapprochement après lequel soupirent tous les bons esprits. Puisse l'appel à la réconciliation trouver partout un bon accueil !

NOUVELLES SUISSES

Correspondance du Jura.

Le 30 octobre marque une nouvelle date dans la longue série des écrasements de la minorité conservatrice. La liste des conservateurs élaborée à l'assemblée de

Bassecourt a échoué à 2200 voix de minorité. En chiffres ronds, la liste radicale a fait 10000 voix, tandis que la liste de Bassecourt n'a pu atteindre le chiffre de 7000. Le Val de Saint-Imier a, comme dans les grands jours d'effervescence politique, jeté ses 3600 voix dans l'urne. Avec des chiffres pareils, dans un pays où les conservateurs n'existent point comme parti, et ne fournissent à la liste conservatrice que 100 voix (ou si l'on veut 200 voix pour les candidats protestants seuls), la lutte n'est plus possible. Voilà pourquoi la députation conservatrice des districts catholiques au Grand Conseil avait, l'an dernier, demandé aux Chambres, un dédoublement de l'arrondissement du Jura, en deux cercles, l'un pour la partie catholique, l'autre pour les districts protestants. Certes, jamais demande ne fut mieux justifiée, et aucun citoyen, soucieux de donner à nos institutions démocratiques leur consécration loyale, n'aurait pu, semble-t-il, se refuser à accorder à une minorité de 8000 électeurs, des représentants de ses intérêts. Où y a-t-il en Suisse une minorité de cette importance dans de pareilles conditions d'infériorité, et combien de députés sont envoyés au Conseil national par 8000 suffrages ?!

Cette année l'élection se présentait de manière à mettre en évidence la situation exceptionnelle des conservateurs catholiques du Jura. Un courant d'opinion s'était formé, non point spontanément sans doute, pour tenter de forcer la victoire, au moyen d'une concession considérable à la partie protestante. Les noms des lutteurs du parti catholique étaient, disait-on, « un épouvantail » pour les populations protestantes du Val de Saint-Imier : il y avait dans ce pays des conservateurs isolés, qui ne demandaient pas mieux que de se rallier à une liste d'opposition, où figureraient des candidats d'opinions modérées, pouvant, par leur position et leur influence, servir de trait d'union entre les deux parties du pays, et faire cesser cet antagonisme amer entre protestants et catholiques. On ajoutait que le parti ouvrier du Val de Saint-Imier était saturé de luttes électorales et de succès toujours stériles, et ne se laisserait plus prendre aux promesses des meneurs officiels.

Ces considérations habilement confiées à un groupe de jeunes gens, enivrés à l'avance d'un succès qui serait leur œuvre, entraîneraient l'assemblée de Bassecourt, et le pays

apprit avec stupéfaction que la liste conservatrice portait trois candidats protestants et seulement deux catholiques, dont l'un M. Choffat, banquier, n'avait pas figuré jusqu'alors dans nos luttes politiques. M. l'avocat Koller, de Montier, un des vétérans de la cause conservatrice, y représentait seul la nuance ultramontaine. Il est vrai que M. Koller avait d'abord, comme d'inspiration, refusé de se prêter à cette combinaison, d'un caractère pour le moins étrange, et dont l'un des côtés était, aux yeux de nos populations, l'abandon de la politique du parti catholique, la désertion de nos traditions et l'oubli de nos revendications religieuses.

Mais l'occasion était propice : elle était unique. Le succès était certain.

La Fortune passait : il fallait la saisir au passage. Cette fois-ci, on avait trouvé le moyen de s'ouvrir un chemin dans les rangs serrés des électeurs du Vallon. Ce n'était pas à la vérité par le dévouement de Winkelried qu'on allait rompre le faisceau ; c'était plutôt par la ruse, la malice si l'on veut. D'ailleurs, la liste était faite. Les mécontents — et ils étaient nombreux — voudraient ils prendre sur eux la responsabilité d'un acte d'hostilité contre le choix du parti conservateur ? Certes, il était pénible d'abandonner les vieux lutteurs du parti : il ne s'agissait nullement, ni de contester, ni de méconnaître leurs services. En concédant trois députés à la partie protestante, dont deux pour le seul district de Courtelary qu'il fallait gagner à tout prix, on voulait mettre les conservateurs protestants en demeure de tenir leurs promesses, de voter une liste composée d'hommes modérés, acceptable pour tous les électeurs de bonne foi. C'était « un essai loyal » et rien n'empêchait de faire une dernière fois cette épreuve. D'ailleurs, la combinaison avait de hautes recommandations, et un succès éclatant était indubitable.

Les gens habitués à se diriger par les leçons de l'expérience trouvaient bien cet essai quelque peu naïf, après les mécomptes réitérés que les candidats catholiques avaient essuyés en pays protestant, depuis que le parti conservateur a repris la lutte.

Ils disaient que pour 100 ou peut-être 200 voix, que feraient les candidats catholiques dans la partie protestante (car les candidats protestants n'ont pas encore su nous prouver qu'ils sont capables de fournir

des voix à la liste), il ne valait pas la peine d'abandonner la ligne de conduite du parti, et d'inaugurer une politique nouvelle, pleine de périls, dont une des conséquences pouvait être la désorganisation du grand parti catholique, si péniblement reconstitué il y a vingt ans, après la déroute de la Fusion.

On voulait faire une expérience. On l'a faite. Il est arrivé ce qui devait fatalement arriver : une défaite des plus pénibles, car nous y avons laissé ce qu'il y a de plus honorable et de plus précieux pour un parti, notre prestige. Nos adversaires nous ont amèrement reproché d'avoir jeté par dessus les moulins nos principes et nos traditions, pour nous lancer dans des combinaisons compromettantes.

Que répondre quand on nous dira que ces principes d'un catholicisme inflexible, qui faisaient notre honneur et notre force, nous en faisons bon marché quand il s'agit d'escamoter une victoire électorale ? Il est donc avec les préceptes les plus farouches du catholicisme, disent les radicaux, des accommodements faciles. La prudence des catholiques devant les exigences du progrès moderne n'est donc qu'une simple affaire de convention, un sentiment qui comporte les manifestations les plus contradictoires ! Il n'y a donc dans l'action des catholiques que des intérêts mobiles, variables, changeant selon les temps et les circonstances, et subordonnés aux exigences du moment...

Ces reproches amèrement amplifiés par la presse radicale, se fondaient principalement sur un fait qui se produisit au début de la campagne électorale, et fut exploité par nos adversaires avec l'habileté qui leur est propre. Au début, les radicaux avaient été surpris, et comme abasourdis, par la combinaison de Bassecourt. Ils eurent un instant l'idée que deux candidats choisis dans le Val de Saint-Imier pouvaient peut-être opérer une diversion imprévue dans le monde des ouvriers mécontents.

Ils se raviseront bientôt, et provoqueront dans le Vallon une agitation formidable, comme aux plus beaux jours des levées de boucliers contre les ultramontains. Ils avaient trouvé un levier pour amenter les masses contre la liste des conservateurs. L'un des candidats de la liste de Bassecourt, M. Eugène Brandt, à Renan, figure dans le catalogue officiel de la franc-maçonnerie suisse, comme F. . . M. . . du 3^e degré.

Un franc-maçon accepter une candida-

10 FEUILLETON DE LA LIBERTÉ

JOURS SANGLANTS

IMITÉ DE L'ANGLAIS
PAR
ÉTIENNE MARCEL
PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE VI SIR GUY

Une minute plus tard, les deux jeunes gens arrivaient auprès de la chambre mortuaire, au seuil de laquelle Guy de Montemar s'arrêta tout à coup saisi d'une vive douleur.

Déjà la vaillante Ursule avait paré pour le cercueil sa maîtresse bien-aimée. Une coiffe de dentelle d'une éclatante blancheur formait comme

une auréole autour de ses tresses d'un blanc de neige ; ses mains transparentes, retenues par le crin de sa robe de velours noir. La pauvre Amy, agenouillée au pied du lit, le front caché dans ses mains, pleurait et sanglotait tout haut. Mais au bruit des pas heurtant le seuil, elle releva soudain la tête. Elle aperçut sir Guy de Montemar, se releva, courut à lui, et lui tendit sa petite main tremblante. Le jeune homme la pressa entre les siennes avec une tendre courtoisie et une loyale affection, puis se découvrant avec respect, s'approcha de la morte.

— Hélas ! vénérable et chère aïeule, murmura-t-il, déposant un respectueux baiser sur ce beau front de marbre, ce n'était pas en cet état que j'espérais vous trouver maintenant. Je croyais vous revoir encore, recevoir de vous, ô digne mère, votre tendre bénédiction... Et pourtant, c'est pour vous épargner de nouvelles douleurs que Dieu vous a rappelé peut-être. Si vous aviez vécu quelques jours de plus, ô mère ! qui sait ce que vous auriez pu avoir à supporter ?

— Guy ! Oh ! Guy, que voulez-vous dire ? interrompit Amy, éclatant en sanglots.

Le jeune homme, pour toute réponse, la conduisit dans le parloir voisin où il la fit asseoir dans un grand fauteuil de chêne, la regardant avec tendresse et la laissant pleurer, parce qu'il savait bien qu'il y a, pour le cœur qui souffre, un vrai soulagement dans les larmes.

— Ne craignez point de tout nous dire, Guy, reprit alors Hugues, qui commençait à reprendre, en présence de son ami, un air plus calme et une voix plus douce. Surtout ne craignez rien

pour Amy. Sous cette enveloppe frêle et charmante, c'est vraiment une âme d'héroïne qui commande à ses émotions et inspire ses sentiments. Aussi vous la verrez peut-être tout attendre, tout supporter, en bonne catholique, résignée et vaillante.

— Eh bien, reprit le jeune shérif, secouant tristement la tête, voici le coup le plus terrible, auquel, mon cher Hugues, je tenais à vous préparer. Je ne suis pas seul chargé, par malheur, de rechercher dans ces parages les prêtres réfractaires, et en particulier votre frère, John Topcliffe vient de recevoir, dans ce sens, des instructions précises de mon parent, le lord de Montemar, qui semble vraiment s'être juré de vous perdre, vous et les vôtres.

John Topcliffe ! A ce nom exécuté, la terre se répandait alors dans tous les chaâteaux, les couvents, les fermes, les ateliers et les plus humbles chaumières du royaume. C'était Topcliffe qui venait renverser les autels, arrêter les innocents, persécuter les faibles, scruter les consciences, fournir de la besogne aux juges et des victimes aux bourreaux. Et certes, Guy ne se trompait pas en prévoyant qu'à ce nom redouté, les yeux d'Amy se verraient dans un funèbre éblouissement, et ses joues se couvriraient d'une pâleur mortelle.

— Dans tous les cas, continua le jeune homme, vous voyez qu'il n'est pas encore arrivé. Et mes hommes, naturellement, attendront qu'il soit ici pour commencer sérieusement leurs recherches. D'ici là, il serait bon peut-être de les envoyer dans quelque hôtellerie ou prochain cabaret, où

ils pussent s'arranger de façon à avoir la panse pleine et l'humeur plus facile.

— Soyez tranquille, Guy ; je vais m'occuper de cette affaire, répliqua Amy aussitôt, s'empressant de se lever. Mais quant à vous, vous n'allez point nous quitter, n'est-ce pas ? Vous n'êtes pas un étranger, vous êtes et vous serez toujours le bienvenu en notre pauvre castel de La Grange.

— Hélas ! je le voudrais ma douce et chère Amy. Mais, permettez-moi de vous le dire, si je veux vous rendre de vrais services, je ne dois point paraître votre ami. Déjà les nombreux liens d'affection qui m'unissent à votre famille sont trop généralement connus pour que je ne fasse pas tous mes efforts afin d'éloigner tout soupçon de faiblesse et de complaisance. Par conséquent, ma place n'est point ici : laissez-moi donc partir.

De grosses larmes roulaient dans les yeux bleus d'Amy, en entendant ces mots auxquels elle de trouva point de réponse. Mais elle n'osait pas d'ébranler la résolution de Guy par ses instances ; toute jeune qu'elle était, elle savait trop déjà combien il est cruel d'avoir à trembler pour ceux qu'on aime.

Les deux jeunes lords sortirent donc ensemble, se dirigeant vers la poterne, et à peine avaient-ils franchi le seuil, que Guy, se penchant vers son compagnon, murmura à son oreille :

— Vous avez chez vous un traître... Hugues, croyez-moi, défiez-vous.

— Je m'en doutais, je vous assure, depuis quelque temps déjà. Mais je jugeais plus prudent de ménager ce misérable. Dans tous les cas, je

